NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

98 Nº 1 1976

L'oecuménisme à l'heure de la vérité

Gustave DEJAIFVE (s.j.)

p. 3 - 14

https://www.nrt.be/en/articles/l-oecumenisme-a-l-heure-de-la-verite-1114

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'œcuménisme à l'heure de la vérité

La constatation est devenue banale : à l'heure actuelle le mouvement œcuménique passe, chez pas mal de personnes, pour être arrivé à un point mort. Si l'on désigne par « mouvement œcuménique » ce qu'entendait le Décret *Unitatis redintegratio,* à savoir « les entreprises et les initiatives provoquées et organisées en faveur de l'unité des chrétiens » (*U.R.,* I, 4), il faut bien reconnaître que cette marche en avant des Eglises vers l'*Una Sancta,* à ne juger que des apparences, marque un temps d'arrêt et qu'une prolongation de cette halte pourrait être préjudiciable à la cause de l'unité, s'il est vrai qu'ici, comme dans la vie spirituelle, « qui n'avance pas recule ».

A ne considérer que l'histoire récente du Conseil Oecuménique des Eglises, surtout depuis l'Assemblée d'Upsal (1968), on éprouve ce sentiment : le mouvement de « Life and Work », un des co-fondateurs du Conseil, serait en train d'absorber, au point de l'engloutir, le mouvement plus doctrinal de « Faith and Order » : évolution que, depuis le début, celui-ci redoutait, peut-être à juste titre, puisqu'il a toujours tenu des assises séparées, même après sa fusion avec son partenaire. L'intérêt des Eglises membres du C.O.E. s'est peu à peu déplacé de la considération des problèmes de l'unité, qui étaient au cœur de l'Assemblée d'Amsterdam, vers les questions sociales et politiques (mouvement de libération nationale, lutte contre l'apartheid, etc.), faisant peu à peu du Conseil une sorte d'ONU chrétien, aussi prolixe dans ses déclarations qu'inefficace dans ses réalisations concrètes.

C'est une impression analogue, celle d'un « désenchantement » — qui n'est point synonyme de découragement et qui n'empêche pas l'espérance —, que nous croyons percevoir dans l'Eglise catholique, à tous les niveaux mais surtout aux échelons les plus élevés. Recueillons l'écho de quelques voix parmi les plus autorisées. C'est le Pape **Paul VI, dont on connaît pourtant l'ouverture œcuménique et l'ardeur**

apostolique pour la cause de la réunion de toutes les Eglises, qui disait dans un sermon prononcé le 25 janvier 1975 : « Le cœur qui aime est toujours pressé ; si notre hâte n'aboutit pas, l'amour lui-même nous fait souffrir. Nous comprenons que nos efforts soient inadéquats. Nous entrevoyons les lois de l'histoire, qui exigent un temps plus long que notre existence humaine ; et il est compréhensible que la lenteur des conclusions semble rendre vains les désirs, les tentatives, les efforts, les prières. Nous acceptons cette disposition des desseins de Dieu et nous nous proposons humblement de persévérer... L'œcuménisme est une entreprise extrêmement difficile ; elle ne saurait être simplifiée au détriment de la foi et du dessein du Christ et de Dieu concernant le salut authentique de l'humanité » [1]. A ces paroles du Saint-Père, le Cardinal J. Willebrands, Président du Secrétariat pour l'Unité, enchaînait, lors de la session plénière du Secrétariat (février 1975), les considérations suivantes : « En effet, il semble que nous sommes témoins non d'un ralentissement, mais plutôt d'un approfondissement, d'une intériorisation, qui tend à ce vrai renouveau intérieur et spirituel, regardé par le Concile comme l'âme de tout œcuménisme (cf. *U.R.*, II, 8) ». Après ces propos lénifiants, l'orateur ne manquait pas toutefois de faire remarquer, à l'adresse des impatients et en réponse aux pressions qui s'exercent sur le Secrétariat pour faire brûler les étapes vers la restauration de l'unité : « est-ce qu'on se rend compte de la nature et des exigences de l'unité selon la doctrine de l'Eglise catholique ? Est-ce qu'on est prêt à entrer en contact et en dialogue avec l'Eglise catholique, telle qu'elle se définit elle-même selon sa propre foi ? Est-ce qu'on est disposé à respecter sa discipline, dictée par la foi et proposée par le Magistère pastoral ? » [2]. Quant à Mgr Ch. Moeller, Secrétaire du même organisme, avant de tracer un tableau très positif, encore que nuancé, des activités du Secrétariat durant la période écoulée depuis la session précédente, il formulait de son côté cette observation : « il semble que, durant ces derniers mois, nous ayons une conscience plus aiguë de la lenteur, de l'ampleur et de la complexité du mouvement œcuménique. Ceux qui ont vécu, avec le deuxième Concile du Vatican, une sorte de printemps œcuménique, éprouvent une désillusion. Ce serait l'' âge de raison '' » [3].

C'est une crise, avait écrit précédemment le P. Duprey, Sous-Secrétaire : « Il est de mode de parler de crise de l'œcuménisme. Peut-être est-il bon de se rappeler que le mot français « crise » provient d'un mot grec qui veut d'abord dire : jugement, discernement et ensuite choix et décision. Le *Robert* nous dit à son propos : phase

1. *Osservatore Romano*, édit. française, 31 janv. 1975, p. 4.
2. *Service d'information* du Secrétariat pour l'Unité, n° 27 (1975/II) 3.
3. *Ibid.*, 6.

grave dans l'évolution des choses, des événements, des idées »[4]. Le P. Duprey est sans doute le clerc le plus engagé dans le dialogue concret avec les Eglises chrétiennes de tous horizons et le mieux au fait des situations réelles. Il me paraît voir ici très juste. Ce n'est, en effet, nous en accueillons l'augure, qu'une crise, crise d'adolescence, dirions-nous. On peut bien la caractériser comme le passage d'un certain romantisme juvénile à la conscience plus claire du réel, avec le choc inévitable de sa facticité (pour user d'un jargon moderne, si l'on ne préfère parler tout simplement, avec Mgr Moeller, d'« âge de raison »).

Ne voilà-t-il pas de quoi justifier notre titre : « l'œcuménisme à l'heure de la vérité » ?

CAUSES DE LA CRISE

Sans doute les causes de cette crise sont-elles multiples. Nous ne prétendons pas les saisir toutes dans leur complexité. Nous nous efforçons d'en analyser quelques-unes.

Quel mouvement commencé dans l'enthousiasme ne connaît un moment d'essouflement — comme toute course, à pied ou à vélo —, voire la tentation, chez certains coureurs, d'abandonner définitivement ?

Mais, au-delà de ces motifs généraux d'ordre psychologique, nous voudrions déceler des éléments spécifiques qui rendent raison du temps d'arrêt observé, et que nous espérons momentané.

1. *La nature du Conseil Oecuménique des Eglises*

Si le Concile a salué avec raison dans le mouvement œcuménique né en dehors de l'Eglise catholique un événement surgi « sous le souffle de la grâce de l'Esprit Saint » (*U.R.*, I, 4), il n'en reste pas moins que le Conseil rassemble des Eglises qui viennent de tous les horizons spirituels et entre lesquelles, en dépit de leur volonté de « rester ensemble », suivant la résolution pleine de foi exprimée à l'Assemblée d'Amsterdam[5], persistent des oppositions radicales qui rendent le dialogue, sinon impossible, du moins extrêmement difficile. A l'opposition, dénoncée vigoureusement par K. Barth à Amsterdam, entre une notion « catholique » et une notion « protestante » de l'Eglise, qu'il disait inconciliables[6], devraient s'ajouter, à présent,

4. *Aspects de l'œcuménisme en 1972,* dans *Proche-Orient chrétien* 22 (1972) 3.
5. « We intend to stay together » : « The Message of the Assembly », dans *The First Assembly of the World Council of Churches,* vol. V, p. 9.
6. Voir le Rapport de la Section I, *ibid.,* p. 52. Pour plus de détails cf. M. VILLAIN, *Introduction à l'œcuménisme,* Paris-Tournai, Casterman, 1964, p. 30-32.

les oppositions non moins tranchées entre églises de l'« institution » et églises du « libre esprit » (songeons à l'impact actuel du pentecostalisme sur le mouvement œcuménique), entre « vieilles » et « jeunes » églises, si différentes dans leur *Weltanschauung* culturelle, sans oublier les divergences de tempérament, au sein même des grandes confessions, entre ce que j'appellerais un certain pragmatisme américain et l'idiosyncrasie, à prévalence plus doctrinale, des chrétiens d'Europe et d'Occident.

Sans doute ces oppositions se recoupent-elles à divers titres. Cela n'ôte rien au caractère laborieux du dialogue et moins encore à la difficulté de réaliser un accord verbal, ainsi que l'éprouvent, à chaque reprise, ceux qui participent aux conversations œcuméniques.

2. *La recherche d'un critère : l'Ecriture Sainte ?*

Les considérations encore bien générales que nous venons de formuler trouvent une application concrète quand on aborde la question du critère décisif, c'est-à-dire lorsqu'il s'agit de savoir d'après quels principes on discernera ce que la Révélation nous enseigne sur la nature et la structure de l'*Una Sancta,* objet des aspirations communes.

Cette question cruciale, sous-jacente à toutes les étapes des discussions œcuméniques du Conseil, a rebondi récemment à propos d'un article émanant du « Reformed Ecumenical Synod » et publié dans l'*Ecumenical Review*[7]. On se rappelle qu'en 1948 une Conférence fondamentaliste, où étaient représentées une quinzaine de petites dénominations américaines, se tint à Amsterdam parallèlement à l'Assemblée du C.O.E. ; elle dénonça le caractère antibiblique, antiévangélique et non protestant du Conseil en formation[8]. Le Synode Oecuménique Réformé, que nous venons de citer, est d'une autre envergure. Né en 1946 (antérieur, donc, au C.O.E.), il est constitué par les représentants des Eglises réformées des Pays-Bas, des Etats-Unis et de l'Afrique du Sud : une quarantaine d'Eglises de type plutôt conservateur, qui comptent environ cinq millions d'adeptes. Ce Synode est une sorte d'anti-Conseil Oecuménique ; son but est de promouvoir l'unité des Eglises qui professent et maintiennent la foi réformée et il poursuit des visées analogues à celles du C.O.E., mais sur une base strictement réformée. Dans l'article précité (et accueilli avec une tolérance digne de tous éloges par l'organe officiel du C.O.E.), il prend à partie la nature du C.O.E. telle qu'elle fut

---

7. *The World Council of Churches as seen by the Reformed Ecumenical Synod,* par Klaas RUNIA, Président des deux dernières sessions du Synode Réformé, dans *Ecumenical Review* 27 (1975) 394-401.

8. Cf. R. ROUQUETTE, *La première Assemblée du Conseil œcuménique,* dans *Etudes* 261 (1949) 9.

précisée à Toronto (Déclaration du Comité central en 1950 : texte dans *Ecumenical Review* 3 (1950-1951) 47-53), cela parce qu'elle « ne rejette pas ce qui est opposé à l'Evangile de Jésus-Christ » et donne aux Ecritures saintes de l'Ancien Testament et du Nouveau « des interprétations non bibliques » qui ne sont pas en accord avec les confessions de foi réformées [9].

Nous ne faisons état de cette réaction, d'inspiration sans doute très fondamentaliste, que pour montrer que le problème de la place de l'Ecriture comme critère (unique ?) de la Révélation n'a pas encore trouvé de solution et resurgit toujours, à chaque étape des affrontements œcuméniques au sein du Conseil des Eglises.

La question du rapport entre Ecriture et Tradition avait pourtant sollicité depuis longtemps l'attention de Foi et Constitution [10] et avait été abordée explicitement à la 4e Conférence de Montréal (1963). Les discussions très animées et très ardues avaient abouti à des textes d'une large portée œcuménique : « Nous existons comme chrétiens par la Paradosis (Tradition) [11] de l'Evangile... Celle-ci est considérée non seulement comme un ensemble de doctrines, mais comme une réalité vivante transmise par l'opération du Saint-Esprit » [12]. Toutefois la Tradition elle-même (avec majuscule), toujours incarnée dans les traditions, doit être discernée dans son authenticité. Il y faut un critère d'interprétation. Où le chercher ? Ecriture Sainte, Eglise, ou les deux à la fois ? C'est là que gît la véritable difficulté, notait le P. M. Villain, qui fut à Montréal (au titre de journaliste) un des observateurs catholiques les plus qualifiés et les plus lucides [13].

Ces textes si denses ont-ils été suffisamment pris en considération par les Eglises membres du Conseil ?

---

9. *The World Council...* (cité note 7), 399. A cet article nous empruntons les informations que l'auteur fournit concernant le Synode Oecuménique Réformé.

10. Cf. à ce propos *Faith and Order Findings,* édit. Paul MINEAR, dans *Faith and Order Paper,* SCM, Press, n° 40.

11. On sait que le professeur J.-L. Leuba avait intrépidement proposé la formule « Sola Traditio », opposée à la « Sola Scriptura » ; mais, grâce à l'intervention de Max Thurian, cette formule quelque peu provocante fut finalement rejetée « pour ne pas choquer les protestants qui ne font pas partie du COE et n'auront pas suivi le cours de nos débats, surtout les fondamentalistes attachés au littéralisme biblique » (je dois ces informations à l'article du P. M. Villain cité ci-dessous, note 13).

12. « We exist as Christians by the Tradition of the Gospel (the Paradosis of the Kerygma) » ... « a living reality transmitted through the operation of the Holy Spirit » : *The Fourth World Council of Faith and Order,* édit. P. C. RODGER et L. VISCHER, dans *Faith and Order Paper,* n° 42 (1964) 52.

13. Cf. son article très documenté, *La quatrième Conférence de « Foi et Constitution »,* dans *NRT* 85 (1963) 819-846, et les pages plus brèves qu'il consacre à ce thème dans son *Introduction à l'œcuménisme* (cité note 6), p. 92-98.

3. *Le Conseil Oecuménique des Eglises et les communautés de base*

Les déclarations doctrinales émises par les organes du C.O.E. restent le fait de groupes d'experts spécialisés qui font, sans doute, du bon travail, mais qui, comme tels, risquent toujours d'être en porte-à-faux par rapport à leurs Eglises respectives : celles-ci ont à recevoir et à approuver les accords intervenus, sans partager toujours la mentalité œcuménique qui leur a donné naissance. Il n'est pas inutile de poser une fois de plus la question : les Eglises en tant que communautés (nous ne parlons pas des individus) sont-elles toutes entrées également dans la *metanoia* œcuménique [14] ?

Il ne s'agit pas seulement d'un repentir qui porte sur les fautes morales de nos frères dans la foi, mais aussi de ce que le P. Y. Congar a fort justement appelé « les fautes historico-sociales » [15]. Celles-ci exigent une autocritique communautaire, qui résultera toujours de l'action des prophètes en chaque communauté.

A voir l'intransigeance et la bonne conscience de certaines Eglises, on peut se demander si elles se rendent compte des facteurs non théologiques de leur séparation et, par voie de conséquence, de leur autosuffisance. Déjà lors de la Conférence de Foi et Constitution à Lund (1952) le professeur Hromadka avait attiré là-dessus l'attention des délégués : « Ce fut une suggestion salutaire de commencer par ce qu'on appelle les facteurs non théologiques. C'est une sorte d'autopurification. Mais ce doit être une vraie autocritique *théologique*. Ce doit être un combat à l'intérieur de nous-mêmes. L'Eglise doit balayer, sous la conduite du Saint-Esprit, toutes ses idoles et ses pseudo-autels » [16].

Dans les Eglises membres du Conseil, a-t-on assez médité la lettre si perspicace, où l'humour tout britannique n'est que le voile pudique d'un profond sérieux, du professeur C.H. Dodd sur « les motifs inavoués de nos divisions » [17] ? Ce qu'il y dit de la fidélité confessionnelle pourrait être illustré par tous ceux qui ont pris part aux conversations œcuméniques. Tout autant que dans l'attachement à Jésus-Christ, vécu à l'intérieur de la famille (la confession où l'on est né et baptisé), cette fidélité n'est-elle pas enracinée aussi, pour une part, dans une attitude d'opposition aux Eglises

---

14. Cf. notre article *L'Eglise catholique peut-elle entrer dans la repentance œcuménique ?*, dans *NRT* 84 (1962) 225-239.

15. *Vraie et fausse réforme dans l'Eglise*, Paris, Cerf, ²1968, p. 107.

16. « it was a salutary suggestion to start with what we call non-theological factors. It is a kind of self-purification. But it must be a true *theological* self-examination. It must be a struggle within ourselves. The Church must remove — under the guidance of the Holy Spirit — all its idols and false altars » (cité par A. C. Craig, *A Scottish Reflection on Lund*, dans *Ecumenical Review* 5 (1952-1953) 119.

17. *A Letter Concerning Unavowed Motives of Ecumenical Discussions*, dans *Ecumenical Review* 2 (1949-1950) 52-56.

(sœurs ou marâtres) dont on s'est séparé, un ressentiment ravivé et entretenu par le souvenir des persécutions et des souffrances endurées ? Ce que l'auteur, partant d'une expérience vécue, note à propos des non-conformistes anglais qui « deviennent tout rouges au seul nom d' ' évêque ' ou de ' prêtre ' » [18] ne se vérifie-t-il pas trop souvent des orthodoxes à la seule mention de « Rome » ou du « Pape » ?

Si l'on ajoute à cela que certaines fidélités confessionnelles ont partie liée avec une fidélité ethnique, on comprend que ce sentiment d'allergie à l'égard des autres confessions devienne une seconde nature, au point d'être indéracinable. Ce qui est vrai de nos Polonais catholiques en face des Russes orthodoxes ou des Irlandais devant « la perfide Albion » anglicane l'est tout autant de plusieurs Eglises orthodoxes qui, au seul nom d'« uniates », voient peser une menace sur leur autonomie nationale (bien plus que sur leur héritage spirituel ou leur autocéphalie).

Qu'on nous permette d'évoquer, à titre d'exemple, un seul cas, mais combien typique. Lors de la réunion de Foi et Constitution sur l'uniatisme, qui se tint à Cantorbéry (4-6 août 1970), le professeur roumain Staniloae donna une sorte de compte rendu de la réunion ; il y déplorait tout d'abord que « les Indiens et les Orthodoxes du Liban et de Grèce ne connaissent pas l'uniatisme comme un produit de certains Etats catholiques et comme une expression camouflée et immorale du prosélytisme catholique ». Ignorance due, selon lui, au fait que l'uniatisme était présenté d'après les sources catholiques, qui prétendent qu'« à l'occasion de la naissance de l'uniatisme, des violences avaient été accomplies *et* par les catholiques *et* par les orthodoxes ». Il ajoutait : « La délégation roumaine, aidée de la russe et de la bulgare, a dissipé toutes ces opinions erronées ». Quant à croire que l'uniatisme pourrait rendre l'orthodoxie sympathique aux yeux des catholiques, ces délégations ont prouvé le contraire : « tout (?) catholique, qui est entré en contact avec un uni, change sa bonne opinion sur l'Orthodoxie en une mauvaise opinion, car les unis (tous ?) sont les dénigreurs les plus fanatiques de l'Orthodoxie. Pour créer une atmosphère favorable à l'œcuménisme, l'Eglise catholique doit renoncer à l'uniatisme qui représente, de sa part, la contestation de la capacité de l'Eglise orthodoxe de procurer le salut à ses membres » [19].

---

18. « That is why some of us get hot under the collar at the words « bishop » and « priest », rather than any academic theories about the development of episcopacy or the sacerdotal conception of the ministry » (*ibid.*, 55).

19. Cité dans *Notes et documents,* III, dans *Irénikon* 43 (1970) 291. — On nous permettra d'avouer la surprise éprouvée à percevoir chez tel ou tel œcuméniste catholique un écho apparemment complaisant de ces griefs. Peut-être avons-nous mal lu l'article récent de Dom Emm. LANNE, *Eglises unies ou*

Nous laissons évidemment au professeur roumain, qu'on aurait pu souhaiter mieux informé de la théologie catholique, le bénéfice de ses opinions. N'apporte-t-il d'ailleurs pas une confirmation à ce que nous avons signalé plus haut, quand, parlant de son Eglise, il nous dit : « La délégation roumaine a montré que l'uniatisme représente aussi un démembrement national pour certains peuples d'Europe ; il a voulu séparer les Roumains vivant sous la domination autrichienne de ceux des Principautés ; il a affaibli l'unité du peuple roumain et comportait un péril de dénationalisation pour la partie qui a embrassé l'uniatisme » [20].

Je sais bien que ce n'est point là l'opinion du seul professeur Staniloae : c'est la position officielle de son Eglise. On peut lire en effet, dans un ouvrage sur l'Eglise orthodoxe roumaine, publié en français aux fins d'exportation, les lignes suivantes : « Nous conjuguons la disparition de l'« uniatisme » avec la lutte séculaire pour l'unité et l'indépendance nationales, biens que nous avons difficilement obtenus et que nous voulons conserver avec grand soin à l'avenir. C'est pourquoi l'« uniatisme » est un problème définitivement clos, parce qu'il ranime dans notre mémoire le spectre de tant de souffrances, de servitude et d'esclavage » [21]. Nous ne voulons pas juger de ces faits douloureux, encore que, pour être tout à fait objectifs, les auteurs précités eussent dû rappeler que les orthodoxes ont tout autant souffert pour leur foi de la part des luthériens et des calvinistes [22].

Eglises sœurs : un choix inéluctable, dans *Irénikon* 48 (1975) 322-342. Si nous le comprenons bien, il situe dans l'existence des Eglises catholiques unies le principal obstacle à la reconnaissance des Eglises orthodoxes comme « sœurs ». Il nous paraît d'ailleurs majorer la portée de certaines déclarations de Paul VI, et son interprétation des actes posés par Vatican II nous semble contestable. A ces pauvres Eglises unies, qui sont tout de même nos « sœurs » au sens plénier, ne resterait-il que le choix entre les différentes manières de disparaître — par exemple la mort lente par asphyxie — ? Nous venons de prendre connaissance de l'étude du même auteur, *L'Unité de l'Eglise dans les travaux de Foi et Constitution,* dans *NRT* 97 (1975) 820-841. Outre que ces pages nous paraissent à tous égards bien documentées et plus heureusement nuancées que l'article précité, elles nous offrent l'occasion de préciser que notre appréciation assez critique de l'histoire récente du C.O.E. porte sur ses orientations actuelles (confirmées hélas ! par ce que nous savons de la V^e^ Assemblée, ouverte au moment où nous écrivons). Nous faisons grand cas, au contraire, des travaux de Foi et Constitution, poursuivis avec une persévérance remarquable, et au cours desquels, de l'avis de la plupart des personnes informées, la contribution des théologiens catholiques romains est loin d'être négligeable.

20. Dans *Irénikon* 43 (1970) 291, texte cité ci-dessus.

21. *De la théologie orthodoxe roumaine des origines à nos jours,* Bucarest, Institut biblique et de mission orthodoxe, 1974, p. 152 : « L'historiographie de l'Eglise roumaine et ses problèmes actuels », par les Prof. M. Pacurariu et Al. I. Ciurea.

22. Cf. *Oriente cattolico,* 1974, 269.

Nous n'avons voulu citer cet exemple que pour illustrer une constatation : à remâcher les griefs du passé, surtout les fautes et les erreurs des autres, en oubliant les siennes propres, on ne se rapproche guère de l'état d'âme requis pour renouer des relations fraternelles.

Une véritable éducation œcuménique fait encore défaut en bien des communautés chrétiennes. Me trompé-je, il me paraît que c'est un peu la faute des clercs, eux qui ont la garde et la responsabilité du troupeau des fidèles. Pourquoi ne pas l'avouer ? On connaît certains cas — que je me garderai bien de généraliser — où des étudiants d'Eglises non romaines, après avoir suivi à Rome les cours d'universités catholiques avec l'appui financier du Saint-Siège ou de tel de ses dicastères particuliers, s'en retournent avec plus de préjugés contre l'Eglise romaine qu'ils n'en avaient sans doute à leur arrivée. Je sais bien que le Newman catholique n'a pas trouvé, lui non plus, dans la Rome de son temps, l'ouverture ou l'accueil qu'un ancien anglican aurait pu en attendre. On a tout de même réalisé quelques progrès depuis lors, et il faut déplorer que ceux-là mêmes que l'on prépare en vue d'un rapprochement, au lieu d'être les agents d'un sain œcuménisme, soient au sein de leurs Eglises les juges impitoyables de nos petitesses et de nos travers. Ceux-ci sont réels : qui est sans défaut ? On ne change pas en dix ans des structures aussi vieilles que celles de l'Eglise romaine ni la mentalité de plusieurs de ses prélats ou théologiens ; n'y a-t-il pas dans toutes les Eglises des « durs » et des « conservateurs » ? Mais comment n'avoir point perçu le souffle de renouveau qui traverse cette Eglise catholique depuis le Concile ? — Par ailleurs ne faut-il pas regretter que les échanges, au niveau académique, ne soient pas réciproques [23] ?

4. *Le dialogue œcuménique et le « tout » de la foi*

Il nous faut aborder un dernier point — le plus complexe — qui explique à la fois les lenteurs et les impasses du dialogue œcuménique. La méthode même des conversations œcuméniques, qui série et sélectionne les problèmes à affronter, par exemple Eucharistie, sacrements, ministères, etc., ne doit pas faire oublier que le Credo des Eglises forme un tout.

Cette difficulté n'a pas échappé à l'attention du C.O.E. Déjà à Amsterdam elle avait été relevée dans le Rapport de la section traitant

23. Aussi faut-il signaler l'heureuse exception que constitue l'Eglise patriarcale de Moscou. C'est un fait bien connu qu'elle entretient avec Rome de fort bons rapports et qu'elle admet en particulier l'échange d'étudiants et de professeurs, qui sont d'excellents agents de rapprochement entre les Eglises, sans que le problème de l'uniatisme ait jamais été soulevé du côté orthodoxe.

de « l'Eglise universelle dans le dessein de Dieu ». Nous citons : « même quand le dialogue s'établit entre ceux qui ont une confiance profonde l'un dans l'autre et se comprennent mutuellement, il reste toujours un noyau de désaccord irréductible entre les différentes manières globales de saisir l'Eglise du Christ. Ces différentes « approches » considèrent chaque portion de la vie de l'Eglise dans le cadre d'un tout, si bien que là où les parties paraissent semblables, elles se trouvent dans un contexte que, jusqu'à présent, nous trouvons inconciliable avec le contexte global de l'autre partenaire. Comme bien souvent jadis, nous n'avons pas été capables de présenter l'un à l'autre l'ensemble de notre foi selon des approches qui soient mutuellement acceptables » [24].

C'est particulièrement sensible pour le dialogue entre catholiques et autres chrétiens. Les conversations bilatérales qui se multiplient entre l'Eglise catholique et les autres communautés chrétiennes ne peuvent faire oublier que ces symposia se tiennent toujours (qu'on nous pardonne l'expression) « sous la statue du commandeur » [25]. A chaque stade du dialogue se profile toujours pour un chrétien non romain le spectre de la papauté, et les œcuménistes catholiques doivent en être conscients, même s'ils ne veulent pas toujours aborder de front ce problème numéro un de l'œcuménisme à l'échelle mondiale et ecclésiale.

Vraiment nous nous trouvons comme dans une impasse. Est-elle sans issue ? Je crois sincèrement que non, comme catholique romain, convaincu qu'un jour la « petra scandali » pourra apparaître, sous son éclairage véritable, pour ce qu'elle est : la « pierre » que le Christ lui-même a posée comme fondement ultime (je ne dis pas « unique » [26]) de son Eglise. Mais il subsiste encore tant de questions engagées autour de ce pseudo-écueil et qui n'ont pas été suffisamment éclaircies ni convenablement abordées. Nous ne pouvons qu'en énumérer quelques-unes, pour illustrer la complexité du problème.

Il y a d'abord l'épineuse question, déjà signalée, du discernement de la Révélation dans l'Ecriture et de l'importance de la Tradition

---

24. Nous citons d'après le texte anglais d'*Amsterdam Report*, p. 52 (cf. p. 5, note 2).

25. On connaît la légende, qu'a traitée d'abord Tirso de Molina, du fameux souper dans la chapelle où se trouve le tombeau de Don Gonzalo, le commandeur tué par Don Juan, et dont Molière a tiré son *Don Juan*, avec comme sous-titre « Le festin de pierre », traduction fautive de *Convivado de piedra*.

26. Depuis mon petit livre *Pape et évêques au premier Concile du Vatican*, paru chez Desclée De Brouwer en 1961, à la veille du Concile, et qui, pour ce motif, n'eut pas grande diffusion (sinon chez quelques experts de Vatican II), j'ai écrit, dans la *NRT* et ailleurs, assez d'articles (qu'il n'y a pas lieu de citer ici) pour rappeler qu'il y a d'autres « pierres » que sont les évêques, successeurs des Apôtres, fondements de leur Eglise particulière et, « avec » le Souverain Pontife, de l'Eglise universelle.

(avec majuscule comme à Montréal) [27] en tant qu'expérience de l'Eglise (cf. la Constitution *Dei Verbum*, II, 8), ce qui nous ramène au problème d'un certain développement dogmatique permanent — même au-delà du premier millénaire, où l'on voudrait nous enfermer —, d'un authentique progrès, ne comportant aucune innovation contraire à l'Evangile.

Ensuite la question du langage que l'Eglise catholique, surtout la tradition latine, a employé au cours des siècles et qui est proprement incompréhensible à nos frères chrétiens (qu'on songe par exemple à l'interprétation de *Pastor aeternus* de Vatican I et à ses formulations [28]).

Enfin, pour ce qui concerne la fonction même de la Primauté, il faudrait soigneusement distinguer les formes historiques (de soi contingentes) qu'a pu revêtir l'exercice de la fonction pontificale (depuis le moyen âge) de ce qui est la fonction essentielle du siège de Rome en tant qu'organe d'unité de la communion *des* Eglises.

Bien certainement c'est à la théologie catholique qu'il incombe d'aborder ces problèmes, puisque sa fonction consiste à rendre raison de la foi de son Eglise, et de réintégrer dans le concert œcuménique cette dimension universelle sans laquelle toute unité partielle n'est que provisoire. Sans doute, en ce domaine, le Secrétariat pour l'Unité fournit-il un très bon travail, mais il ne peut à lui seul suffire à la tâche, s'il est vrai que les forces humaines sont limitées et que l'immensité du problème dépasse sa compétence spécifique.

Par ailleurs, puisque tout confiteor devrait commencer par nous-mêmes (nous avons réservé pour la fin notre mea culpa œcuménique), il est sûr que la réforme et la rénovation envisagées par Vatican II et courageusement entreprises par Paul VI n'ont pas encore atteint le degré que souhaiteraient nos impatiences en face de ce que le regretté P. Pierre Charles appelait, en affectant un style romain, « les sages lenteurs de la Curie ». Cela arrive dans toutes les choses humaines, et le P.P. Dezza le rappelait récemment, dans un autre contexte, lorsqu'il écrivait : « quelque réforme que ce soit reste sans grande efficacité, si elle n'est appliquée dans l'esprit qui l'a engendrée » [29]. Est-il inconvenant de rappeler que tout catholique, à quelque échelon qu'il se trouve placé, devrait méditer sans cesse le mot

---

27. On voudra bien se reporter aux excellentes explications fournies par le rapport de la 4e Conférence de Foi et Constitution (1963), que nous avons cité note 12, surtout p. 50-61.

28. C'est vrai également des premiers conciles : qu'on songe à Chalcédoine et aux discussions actuelles avec les Eglises préchalcédoniennes.

29. « E' quanto succede in tutte le cose umane, dove ogni riforma riesce poco efficace, se non è applicata con quello spirito che l'ha generata » (à propos du Décret sur la pauvreté religieuse porté par la dernière Congrégation Générale des jésuites : *I Decreti della XXXII Congregazione Generale della Compagnia di Gesù*, dans *Civiltà Cattolica*, n° 3002 (19 juillet 1975) 155 s.).

de saint Jacques : « mettez la Parole en pratique. Ne soyez pas seulement des auditeurs qui s'abusent eux-mêmes. Qui écoute la Parole sans la mettre en pratique ressemble à un homme qui observe sa physionomie dans un miroir. A peine s'est-il observé qu'il s'en va et oublie comment il est fait » (*Jc 1*, 23-24).

Si cela vaut de la Sainte Ecriture, n'est-ce pas également vrai du Concile, qui est à sa manière la Parole de Dieu pour notre temps ?

CONCLUSION

Nos propos, fort critiques, nous le reconnaissons, paraîtront sans doute peu œcuméniques à certains œcuménistes officiels. Je crois cependant que tout œcuménisme, s'il se veut authentique, doit être lucide et se refuser à toute espèce de faux-fuyant et de subterfuge, mais s'inspirer constamment de la *parrhèsia* paulinienne. Une lumière crue jetée sur nos fautes, toute mortifiante qu'elle soit, est toujours salutaire et peut être le point de départ d'une véritable espérance chrétienne, qui ne commence sans doute que là où finit l'espoir humain [30].

Après tout, les voies du Seigneur ne sont point les nôtres. S'il est vrai que Dieu écrit droit avec des lignes courbes, il poursuit à travers tout l'action invisible qui, à son heure, révélera ses fruits.

Nous sommes les humbles tâcherons d'une œuvre qui nous dépasse et dont aucun détecteur ne peut enregistrer les progrès. Puisque la cause de la réunion de tous les chrétiens est manifestement inspirée par l'Esprit de Dieu, il nous revient à nous, comme le rappelait le Saint-Père dans l'allocution que nous citions en commençant, de persévérer contre vents et marées, sans nous impatienter de la longueur du parcours ni des obstacles qui peuvent, pour un temps, ralentir notre élan.

I 00185 Roma
piazza S. Maria Maggiore, 7

G. DEJAIFVE, S.J.
Institut Pontifical Oriental

30. La langue espagnole distingue bien *espera* et *esperanza,* thème sur lequel P. LAIN ENTRALGO a jadis écrit un très beau livre, *La espera y la esperanza.* Historia y teoría del esperar humano, Madrid, Revista de Occidente, 1957.